Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 18 (1944)

Heft: 1

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Bonnard, G.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Pierre KOHLER, *Lettres de France. Périodes et problèmes.* 1 vol., pp. 220, Lausanne (Librairie Payot) 1943.

Nous trompons-nous ? Il semble bien que l'histoire littéraire répugne à notre caractère romand. Nous aimons goûter les œuvres du passé en amateurs ; naguère nous les jugions volontiers en moralistes. Elles restent surtout pour nous des ferments de vie personnelle, des agents de formation spirituelle. Il nous paraît inconvenant de les utiliser à d'autres fins. Nous avons déjà peine à admettre qu'elles puissent garder leur vertu d'œuvres d'art, leur rayonnement pour qui les étudie à la lumière de l'histoire aussi bien qu'en elles-mêmes. Mais y voir des documents qui nous éclairent sur le passé de l'esprit humain est à nos yeux le propre d'hommes indignes de toucher aux choses dont ils parlent, et qui en parlent comme on n'en doit point parler.

Aussi faut-il un certain courage pour faire paraître à Lausanne un livre qui non seulement est de pure histoire littéraire, mais dont l'essentiel est la discussion de problèmes que se posent les seuls historiens de la littérature. Ce courage, M. Kohler l'a eu. Nous l'en félicitons. En écrivant *Lettres de France*, il a songé sans doute au public cultivé autant qu'à ses confrères. Mais il ne fait aucune concession à ceux qui méprisent, ou simplement dédaignent la discipline sévère à laquelle il a voué le meilleur de ses forces et de son talent ; il les ignore. Aussi son livre risque-t-il de ne pas recevoir du Romand moyen l'accueil qu'il mérite. Ce serait bien regrettable qu'il n'ait des lecteurs qu'au delà du Jura... ou du Rhin. Car tous ceux d'entre nous que leur métier de critiques ou de maîtres de littérature oblige, qu'ils le veuillent ou non, à se faire une opinion sur les problèmes qu'examine M. Kohler trouveront grand profit à le lire. Ils auront en lui un guide averti et sûr, mais qui ne cherche nullement à imposer ses vues.

Que faut-il entendre par le terme si commode, mais si vague encore, de renaissance quand on parle de la littérature du XVIe siècle ? Qu'est-ce au fait que le classicisme ? Quel rôle exactement la bourgeoisie a-t-elle joué dans l'histoire des lettres françaises ? Y a-t-il une littérature suisse-française, et, si oui, par quels traits spécifiques se distingue-t-elle des autres littératures, de celle de France en particulier ? Les genres littéraires ont-ils une raison d'être ? Correspondent-ils à quelque besoin profond de l'esprit humain, ou ne sont-ils que l'effet d'une mode artificielle et maintenant périmée ? Telles sont les questions auxquelles l'auteur cherche à répondre. Car, dans ce livre de bonne foi, c'est bien à un chercheur que nous avons affaire, à un savant honnête homme,

soucieux du vrai, prudent et pondéré, aussi défiant à l'égard des théories alléchantes, mais hasardeuses, qu'à l'égard des idées toutes faites. Tous les problèmes qu'il soulève, toutes les questions qu'il se pose ont un propos commun : dégager ce qui fait la nature propre, l'originalité des *Lettres de France*. Et pour y parvenir, il nous invite à remettre en question les lieux communs de l'école, à ne pas nous contenter des notions que, depuis quelques générations, se transmettent historiens et critiques.

Sa méthode peut dérouter le lecteur pressé. Mais elle n'est pas faite pour lui. Avec M. Kohler, on ne marche pas droit au but, sans doute parce que le but il ne le voit pas d'avance. On chemine sur une voie sinueuse. Il ne faut rien négliger en effet des aspects divers du paysage traversé. Pour se retrouver dans la complexité des faits, dans leur apparente confusion, on ne va pas supprimer ceux qui vous gênent et essayer d'apercevoir d'emblée les lignes maîtresses, ou s'imaginer qu'on les aperçoit. Au contraire, devant chaque aspect nouveau on s'arrête le temps qu'il faut pour le bien saisir, pour en apprécier l'importance relative. Mais on avance tout de même et, de détour en détour, de pauses en pauses auprès de tel ou tel groupe d'écrivains, on parvient pour finir à quelque point de vue bien central d'où le paysage, sans rien perdre de sa riche variété, s'ordonne en masses intelligibles.

Arrivé là, votre guide vous explique le pays qui s'étend devant vous. Mais peut-être l'écoutez-vous maintenant d'une oreille distraite. Il vous a si bien fait voir le détail des faits, leurs rapports, que vous vous sentez le droit de contempler l'ensemble de vos propres yeux, de vous l'interpréter à vous-même en pleine indépendance. Et vous vous laissez aller à vos propres réflexions, certain du reste de l'indulgence de votre compagnon. Il vous a invité à réfléchir avec lui. Il ne vous demande pas de penser ce qu'il pense. Il lui suffit sans doute que votre critique s'exerce sur ce que vous aviez accepté jusqu'ici sans trop l'examiner.

Il appartiendra aux spécialistes de l'histoire littéraire de la France de critiquer les thèses de M. Kohler, sa conception, qui nous semble un peu trop étroite, de la Renaissance, ses vues sur le classicisme et l'art baroque, sur leurs relations, etc. Ce terrain n'est pas le nôtre. Nous serions imprudent de nous y aventurer. Mais le plaisir que nous avons trouvé à lire ces fortes études, l'intérêt avec lequel nous avons suivi les démarches de cette ferme pensée, nous donnent d'autant plus le droit de recommander *Lettres de France* aux lecteurs de chez nous. Peut-être les aideront-elles à revenir de leurs injustes préventions à l'égard de l'histoire littéraire.

G. Bonnard.

* * *

Urbain OLIVIER. *Campagne de Bâle. Septembre et octobre 1931. Sonderbund, Valais, novembre et décembre 1847. Journaux de route publiés par Frank Olivier. Avec un portrait, un plan et une planche en couleurs.* 1 vol., pp. 343, Lausanne (Librairie F. Rouge & Cie S.A.) 1943.

Au début de septembre 1831, la Diète se décide à faire occuper le canton de Bâle par les troupes fédérales : l'insurrection des campagnes contre la ville a pris une tournure violente ; il faut empêcher que le sang ne coule de nouveau ; il faut si possible calmer les esprits surexcités. Le premier bataillon vaudois, entre autres, est levé. Il quitte Lausanne le 13 et franchit la frontière bâloise après une marche de quatre jours. Ses compagnies sont réparties dans les villages autour de Liestal, mais changent plus d'une fois de cantonnement; elles vont passer même quarante-huit heures à Bâle. Après un mois d'occupation sans incidents, on renvoie les Vaudois chez eux.

Cette pacifique campagne, Urbain Olivier, qui a vingt et un ans, l'a faite avec le grade de sergent. Il a déjà la plume facile et le goût de noter ses impressions, ses observations. Chaque jour ou presque, et souvent plusieurs fois par jour, à l'auberge, chez l'habitant où il loge, au corps de garde, il trouve le temps, et les forces, d'écrire son journal, non tant pour lui-même que pour d'hypothétiques petits-neveux. Carnet de route donc, et non journal intime. Pour eux, qui le liront peut-être un jour, il se plaît à conter les longues marches, les rares incidents de route, à évoquer l'aspect du pays, à décrire les villages et leurs habitants, mais surtout à croquer les scènes de la vie militaire où il se trouve lui-même, acteur ou témoin. Si ces croquis traînent un peu, si on leur voudrait un trait plus rapide et plus net, ils ne pèchent ni par sentimentalité, ni par tendance à la caricature. On les sent justes, et ils sont souvent vivants. Sans avoir un tour d'esprit original, Olivier a de l'entrain, beaucoup de bonne humeur, un sentiment vif de son devoir. Il accepte sans se plaindre la nourriture qui ne lui convient guère, l'inconfort des corps de garde, des logements improvisés. Il s'accommode de ses compagnons, même grossiers. Sur eux, sur ses supérieurs, sur lui-même aussi il sait tourner un regard tantôt narquois et tantôt indulgent. Débrouillard, bon soldat et bon camarade, il se fait sans peine des amis de ceux auxquels il a affaire. Mais il garde son quant à soi. Il sait se recueillir. Il a ses moments de tristesse à se voir si loin de son village, à constater la méchanceté des hommes, leur cruauté, à sentir la haine que se portent partisans et adversaires de la révolution. Il souhaite ardemment que renaisse la concorde dans son pays divisé. Mais sa jeunesse l'emporte aisément, et si ces accès de mélancolie, ces minutes de recueillement, ces réflexions graves reviennent assez souvent, ce ne sont qu'ombres légères sur ces pages enjouées.

La deuxième partie du livre est de plus substantiel intérêt. Mais aussi Olivier n'est plus le petit sergent de jadis. Il a trente-sept ans. Il est premier-lieutenant, marié et père de deux enfants. Il a, à Givrins, son propre train de campagne. L'insouciance qui l'accompagnait à Bâle a disparu. Mais la gravité de l'homme

mûr n'est pas faite seulement des soucis du paysan et du père loin de ses champs et de sa famille. C'est celle du citoyen conscient du sérieux de la situation politique, du patriote qui souffre de sentir son pays déchiré. C'est celle aussi du chrétien qui s'en remet à son Dieu du soin de protéger sa patrie des malheurs qui la menacent.

La Diète a chargé le Général Dufour de réduire le Sonderbund par la force des armes. Le bataillon d'Olivier fait partie des troupes qui doivent surveiller la frontière valaisanne, empêcher s'il le faut les Valaisans de franchir le Rhône. Son rôle restera passif pendant toute la brève campagne d'un mois. Cantonné à Bex, il a ses avant-postes au bord du fleuve où, plusieurs nuits de suite, Olivier monte la garde avec ses hommes. Le seul incident est l'arrivée d'un homme de St-Maurice qui, pour échapper au service civil, a traversé le Rhône à gué. A part cela, rien ne se passe. Mais l'atmosphère est lourde, inquiétante. Les Valaisans, qu'on voit s'exercer sur l'autre rive, sont menaçants, même provocants ; un rien, une simple maladresse suffirait peut-être à les faire passer à l'attaque. C'est cette atmosphère que, dans son journal, dans les lettres à sa femme qui y sont inclues, Olivier nous fait admirablement sentir, et cela sans qu'il le cherche, simplement parce qu'il en éprouve lui-même le poids, parce qu'elle est l'air qu'il respire. Ces pages, qui nous donnent un sentiment aigu de l'état d'esprit du pays, de la troupe qui le protège en cet automne 1847, sont donc un document historique de rare valeur. Mais elles ne sont pas que cela.

Olivier s'y montre bien meilleur écrivain que dans son Journal de Bâle. Il conte et décrit avec plus de rapidité, plus de fermeté, et, sans jamais viser à l'effet, y atteint souvent. L'embarquement du bataillon sur le Léman, à Morges, par une nuit de bise, le débarquement à Villeneuve, la marche d'Aigle à Bex de la troupe éreintée, l'église de Bex transformée en caserne, voilà des scènes qui, dans la simplicité fruste de leur art qui s'ignore, sont d'un écrivain né. Et il y en a d'autres que nous laisserons au lecteur le plaisir de découvrir.

M. F. Olivier a édité les journaux et lettres de son aïeul avec le plus grand soin. Les notes érudites dont il les a accompagnés, heureusement placées en appendice, éclairent avec discrétion tout ce qui avait besoin d'être éclairé. Et chacun lui saura gré d'avoir fait reproduire en tête de ce charmant volume l'exquis portrait au crayon d'Urbain Olivier, par Gleyre, qu'on avait tant admiré à l'exposition Sainte-Beuve de 1937.

G. Bonnard.

* * *

Stanislas Liberek. *Les Polonais au Pays de Vaud. Préface de M. Alexandre Cingria.* 1 vol., pp. 125, Lausanne (Société polonaise) s.d. (1943).

Dans ce livre, à la présentation élégante et soignée, M. Liberek entend conter l'histoire des nombreux Polonais qui, venus chez nous en visiteurs ou en réfugiés, ont séjourné en terre romande ou s'y sont établis. Il veut donner une vue d'ensemble, qu'il fonde sur les travaux de ses devanciers et quelques recherches

personnelles, du rôle que notre pays a joué ainsi, sans le vouloir, dans les destinées de la Pologne.

Un ouvrage de cet ordre pouvait être une utile contribution à l'histoire suisse aussi bien qu'à l'histoire polonaise, même sous la forme d'une simple « esquisse historique » — c'est ainsi que l'auteur, dans sa modestie, appelle son petit livre. Et l'on comprend, certes, qu'en un temps où la Pologne a disparu derechef de la carte politique de l'Europe, où ses perspectives de renaissance semblent si sombres, un Polonais cherche dans le passé des raisons d'espérer en l'avenir. Le propos de M. Liberek se justifie donc pleinement.

Il est d'autant plus regrettable que son essai ne soit pas mieux réussi. Son point de vue manque de netteté ; il ne parle pas que des Polonais en Suisse romande — à laquelle il étend un peu abusivement le nom de Pays de Vaud ; il parle aussi des Vaudois en Pologne. Il ne paraît pas s'être rendu compte que les lecteurs auxquels il s'adresse connaissent fort mal l'histoire de son pays, il n'a pas prévu qu'ils regretteraient qu'on ne la leur expliquât pas mieux. Ses trois premiers chapitres sont bien inutiles, et même fâcheux : ce ne sont que conjectures gratuites sur les Polonais qui, au moyen âge, ont pu fouler le sol vaudois ; pourquoi vouloir faire commencer au Xe ou au XIe siècle une histoire qui ne débute en fait qu'avec la Réforme ? Mais les dernières pages sont les plus décevantes. Le séjour de Mickiewicz à Lausanne n'est mentionné qu'en passant. Le rôle que Riond-Bosson a joué dans l'histoire récente de la Pologne, celui que Paderewski a joué parmi nous ne reçoivent pas la place qui leur était due. Il fallait en dire bien davantage pour que, dans cette vue d'ensemble, les proportions fussent gardées.

Ce que nous avons le plus goûté dans ce volume, c'est la préface de M. Cingria.

G. Bonnard.

Editeur : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Rédacteur responsable : Georges Bonnard, Pully.
Impression : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Responsable de la partie des annonces : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.